

CHAPITRE DOUZIÈME

LE TOUR DES CHOSES.

« Marina, aimes-tu les diamants ? ceux qui sont larges comme l'ongle, tu sais. Tu ne dis rien, tu regardes le parquet. Marina, m'aimes-tu autant que les diamants ?

— Taisez-vous, sentimental.

— Ne me reproche pas d'être sentimental quand tu es aussi décoiffée. On ne peut pas tout de même parler toujours des réceptions, des générales, des cotes de la Bourse.

— Quelle rage as-tu de toujours parler ?

— Bien, moi qui croyais t'être agréable. Je me force pour te parler, je me force littéralement. Au fond, je n'ai rien à dire. Je n'ai rien à te dire jamais. Est-ce qu'on a jamais rien à dire ? Tout est la faute de tes cheveux. »

Dans le classique entresol des adultères, Pedro Gonzalès se tait. Il constate que le jour baisse. Il ment : il a quelque chose à dire, quelque chose de très curieux. Mais si tout allait casser ? L'aveu hésite comme une larme au bout des cils. Les doigts jouent avec les boucles de Marina Mérov. Un grand silence rend l'âme heureuse. Quelle lâcheté, et ce soleil qui descend.

« Mon ami.

— Il doit être très tard, n'est-ce pas ?

— Est-ce que je sais ? Près de vous le temps s'enfuit si vite.

— Vous ne passeriez pas votre vie à mes côtés.

— Oh Piotr, me l'as-tu jamais offert. Mon ami, pourquoi me parliez-vous de diamants ?

— Parce que, Marina,... je ne sais plus. Une idée comme ça. »